

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

LUNDI, 6 AVRIL 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

Fahrenheit Centigrade

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Values: 7 h. du matin. 66 17; Midi. 74 21; 3 p. m. 74 21; 6 p. m. 74 21.

L'Angleterre et la France.

A la séance que les Communes ont tenue la semaine dernière, il a été de nouveau question des obligations militaires de la Grande-Bretagne.

1. Ce pays est-il dans l'obligation d'envoyer au secours de la France, dans certaines circonstances, une force armée qui aurait mission de coopérer avec elle en Europe?

2. La politique étrangère de ce pays est-elle en ce moment limitée par des traités, des ententes, des obligations grâce auxquelles des forces militaires anglaises seraient appelées dans certaines circonstances à débarquer sur le continent et à participer à des opérations militaires?

3. Est-ce qu'en 1905, 1908 et 1911, ce pays a spontanément offert à la France l'assistance d'une armée anglaise qui aurait débarqué sur le continent pour soutenir la France en cas d'hostilités éclatant en Europe?

A ces trois questions, M. Asquith a répondu:

"Ainsi qu'on le souvent répété, ce pays n'a aucune obligation secrète et conclue à l'insu du Parlement qui puisse le forcer à participer à une guerre. En d'autres termes, si une guerre se produit entre des Etats européens, il n'y a aucune entente secrète qui puisse restreindre ou gêner la liberté de décision du gouvernement et du Parlement, quant à la participation éventuelle de la Grande-Bretagne à cette guerre. Si le gouvernement et le Parlement décidaient de participer à la guerre, l'emploi qui serait fait des forces navales et militaires est de toute évidence un sujet à propos duquel aucune déclaration publique ne peut être faite."

Le "Daily Graphic" (conservateur indépendant) écrit sur les déclarations de M. Asquith:

"En ce qui concerne l'une des questions qui lui ont été posées aujourd'hui, le premier ministre a gardé un silence significatif. On lui demandait s'il était vrai qu'en

1905, 1908 et 1911, le Grande-Bretagne avait offert spontanément son concours militaire à la France.

"Si les déclarations catégoriques qui ont été faites à Paris sur ce point sont vraies, le fait que nous ne sommes liés par aucun accord écrit ne tire pas à conséquence. En réalité, lorsque nous nous rappelons jusqu'à quel point ces occasions de guerre ont différé, l'une de l'autre, il serait plus prudent que nous soyons liés par quelque traité dans lequel le "casus foederis" serait clairement défini."

Cela offrirait aussi plus de certitude pour les deux pays.

LA DISTRACTION EST AUSSI UTILE QUE LE SOMMEIL A CELUI QUI TRAVAILLE.

Combien de fois, au cours de votre vie, avez-vous entendu des gens auxquels vous conseilliez de prendre un peu de repos ou de plaisir, vous répondre: "Je suis trop occupé pour prendre des vacances, je ne trouve même pas le temps de me distraire un peu."

Or repos et plaisir sont aussi nécessaires à qui travaille beaucoup que sommeil et nourriture et la réponse ci-dessus équivaut à celle-ci: je suis trop occupé pour dormir, ou: je ne peux pas trouver le temps de manger.

Il serait désirable que chacun se persuade de ceci: l'homme qui ne se repose pas plusieurs jours consécutifs pendant le courant de l'année, ou tout au moins qui n'a pas le temps de faire autre chose que son travail habituel, prendra bientôt des vacances forcées, peut-être plus longues qu'il n'aurait voulu et à un moment où cela ne conviendrait ni à lui-même ni à ses affaires.

Un des professeurs de violon les plus connus de New York disait toujours qu'il était trop occupé pour prendre des vacances. Pendant plusieurs années, il ne prit d'autre congé que celui du repos dominical. En pleine saison de travail, il dirigeait un jour une classe d'élevés, quand il eut un transport au cerveau et soudain s'abattit. Quand on le releva, il avait le bras droit paralysé. Et jamais plus il ne lui fut possible de reprendre son violon.

"La distraction est aussi nécessaire que le sommeil," écrit et répète le docteur Toulouse. Si vous travaillez d'une façon intense, prenez des vacances, et pendant le cours de l'année, laissez-vous fréquemment à des occupations différentes de celles qui exigent le maximum de votre temps et de votre énergie. C'est la seule façon de délasser votre esprit. Il ne faut pas que l'esprit tourne constamment dans le même cycle, soit préoccupé des mêmes idées, le jour et la nuit.

C'est pour arriver à ce résultat que les heures de classe des écoliers sont coupées par des récréations, que les hommes qui travaillent du cerveau devraient tous pratiquer des sports ou se livrer à des travaux manuels.

Les Anglais l'ont très bien compris. Et c'est pour cela qu'ils ont institué la semaine anglaise que, dans beaucoup d'administrations françaises on a déjà adoptée.

La diversion dans les occupations est donc une nécessité si l'on veut bien se porter. Il faudrait tâcher de se divertir en plein air. Le docteur Toulouse, que nous citerons encore, se rend compte que c'est au théâtre qu'un grand nombre de citoyens vont cher-

cher la distraction nécessaire. Il ne le trouve pas mauvais, mais souhaiterait une pièce avec de courts entr'actes, ce qui donnerait la possibilité de quitter le spectacle à dix heures. "Quatre heures de spectacle, c'est trop, dit-il. Au lieu d'être un délassant, c'est un surcroît de travail qu'on s'impose."

Et il faut un spectacle léger, amusant, un vaudeville, un opérette; rien qui oblige à un effort de pensée. "Imaginez, dit le docteur Toulouse, une sorte de casino où il y aurait plusieurs petites scènes, sur lesquelles on donnerait musique, drame, pantomime; chacun pourrait trouver à satisfaire son désir du moment, on pourrait y rester une demi-heure ou davantage, suivant son caprice. "Ce serait là une bonne façon de donner à l'esprit, sans tension ni fatigue, la distraction dont il a besoin."

Les suffragettes en Angleterre.

Londres, 7 avril. — Les suffragettes ont ouvert une nouvelle campagne avec le motto suivant: "Indignités pour les femmes contenues dans la cérémonie anglaise du mariage." Des feuillets contenant la liste des 15 humiliations morales que les suffragettes sont obligées de subir, ont été envoyés à tous les membres du clergé anglais, et à toutes les personnes dont les annonces de mariage apparaissent sur les journaux: Voici la liste de ces "indignités."

La première indignité est celle où la femme est obligée de répéter, après le prêtre les paroles "obéir et servir son mari" et la question posée par le prêtre, "Lui a donné cette femme afin de la marier à cet homme" est la deuxième indignité. L'un des remèdes suggérés pour ces deux premières humiliations serait d'obliger le mari de promettre d'obéir et de servir sa femme et les mots "Lui a donné cet homme afin de l'unir à cette femme."

Trois indignités entourent l'anneau du mariage et la déclaration suivante de l'époux. Les mots "tous mes biens sur terre vous appartiennent" ne furent jamais vrais, disent les suffragettes. Humiliation No. 7 est l'annonce du prêtre, qu'ils sont mari et femme. "La mariée est entièrement une épouse, mais l'homme n'est jamais un vrai mari" protestent-elles.

Declarant que le premier des psaumes s'adresse entièrement au mari, la ligue demande à ce qu'il soit omis ou qu'il soit compensé par un autre s'adressant entièrement à la femme. La treizième indignité est une critique du mot de St. Paul: "Femmes soumettez vous à vos maris, comme à Dieu; car le mari est la tête de la femme comme Dieu est la tête de l'Eglise."

La ligue s'oppose à l'idée de ce que l'homme soit la "tête" de la femme et propose "maris soumettez-vous aussi à vos femmes" comme complément à cette dernière exhortation à la femme.

Le Gouverneur Hooper meurt.

Nashville, Tenn., 7 avril. — Le Gouverneur Hooper a admis avoir reçu une lettre dans laquelle l'auteur lui demandait \$500. Si le gouverneur ne donne pas la somme demandée l'écrivain menaçait de lui enlever l'un de ses enfants.

La lettre a été écrite sur le papier à lettre d'un hôtel de la ville.

Conférence sur Voltaire

Par M. Le Professeur Paul Rogez, Licencié en Droit.

C'est un sujet délicat que celui dont M. Paul Rogez entretenait ses auditeurs du Newcomb vendredi dernier: Voltaire! Ce grand nom, dans la bouche de certains de ses admirateurs, semble un cri de défi, ou un chant de triomphe, tandis que pour ses ennemis il évoque le "hideux sourire" dont parle Musset, voltigeant sur les traits décharnés du démolisseur impie contemplant les ruines de l'édifice immense que de ses larges mains il sapait nuit et jour.

L'impartialité est une vertu peu commune, surtout quand il s'agit de juger l'œuvre des grands brasseurs d'idées; il n'est donc pas surprenant que les auditeurs de M. Rogez aient salué d'applaudissements chaleureux les derniers mots de son étude aussi juste que nourrie sur François-Marie Arouet.

Le conférencier a, d'abord esquissé la biographie de Voltaire, ses années d'apprentissage, sa jeunesse orageuse pendant laquelle il se faisait remarquer par la légèreté de ses mœurs et la causticité de son esprit qui lui valait de goûter de la prison et de l'exil. Il a montré le jeune Arouet profitant de son séjour forcé en Angleterre pour se familiariser avec la langue, la littérature et la philosophie anglaises, et se pénétrer des grands principes de liberté alors inconnus en France, et à son triomphe desquels il devait si puissamment contribuer.

Puis c'est à l'acquisition d'une fortune qui pourra lui assurer l'indépendance que travaille Voltaire, et il ne lui faut que trois ans pour devenir plusieurs fois millionnaire. Mais il ne devait cependant rester longtemps tranquille; la publication de ses "Lettres philosophiques" le força de nouveau à quitter Paris.

Ayant au bout d'un mois obtenu l'autorisation tacite de s'installer à Cirey, c'est là, auprès de Mme du Châtelet, la "belle Emilie" que s'écouleront dix des plus fécondes années de sa vie.

Admis à l'Académie Française au moyen d'un acte de bassesse auprès du Père Latour, ecclésiastique influent, la faveur dont il jouit à cette époque est de courte durée, et Voltaire, fatigué des tracasseries de toutes sortes dont il est l'objet, se rend à Postdam, où Frédéric II le reçoit non en poète, mais en roi.

Cette lune de miel entre le roi de Prusse et le poète français ne brilla pas longtemps, et Voltaire alla s'installer d'abord en Suisse, aux portes de Genève, dans une campagne qu'il appela les "Déliés", puis sur la terre de Ferney, à cheval sur la frontière franco-suisse.

Il devient bientôt le "Patriarche de Ferney", auquel viennent rendre hommage les hommes de lettres et les princes de tous les pays.

Le conférencier a rappelé, parmi les actes qui font honneur à la mémoire de Voltaire, ses luttes pour la liberté de conscience, pour la réhabilitation de la mémoire de Calas et de Sirven, condamnés à mort pour des crimes dont ils étaient absolument innocents; sa générosité, et, en particulier celle dont il fit preuve vis à vis de la petite-nièce de Corneille, qu'il maria à un gentilhomme après l'avoir pourvu d'une dot.

Son retour à Paris, à l'âge de 84 ans, fut un continu triomphe... il mourut dans une apo-

thèse, laissant une œuvre colossale, dont le conférencier a montré l'ingénuité, au point de vue littéraire, auquel il s'est surtout placé. Il a parlé des réformes accomplies par Voltaire au théâtre, où il a libéré la scène des banquettes où depuis longtemps avaient coutume de se montrer les marquis enrubannés, où il a soulagé la tragédie de ses trop longues tirades et de ses monologues trop nombreux.

Puis le conférencier a, tout à tour, étudié Voltaire comme poète épique, comme historien et comme épistolier, discutant les mérites et les faiblesses de la "Henriade" du "Siècle de Louis XIV" son chef-d'œuvre historique, et faisant un très intéressant parallèle entre Madame de Sévigné et Voltaire, ces deux grands maîtres du style épistolaire.

Le rôle de Voltaire dans l'Encyclopédie, cette entreprise gigantesque qui devait révolutionner la pensée du monde entier, son rôle, sans être comparable à celui de Diderot, n'en est pas moins très important—c'est dans les divers articles qu'il écrivit ainsi que dans son "Dictionnaire philosophique" qu'il a plus spécialement précisé ses théories philosophiques, dont le conférencier résume les données fondamentales. La religion de Voltaire est un certain déisme, un croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur, et en l'immortalité de l'âme.

En somme on doit admettre, dit en concluant le conférencier, que Voltaire, qui a fait beaucoup de mal en ébranlant les croyances religieuses, fait aussi beaucoup de bien. C'est à Voltaire qu'on doit le développement des mœurs judiciaires, la suppression de la procédure secrète, de la "question", des supplices atroces que l'on faisait subir aux hérétiques, l'établissement du jury en France, et bien d'autres réformes dont il fut l'infatigable champion.

La prochaine et dernière conférence de cette année aura lieu le mardi 15 avril à huit heures du soir et sera faite par le Conférencier officiel de l'Alliance Française, l'éminent critique M. Firmin Roz, qui doit également parler à la "Progressive Union" le 14 au soir sous les auspices de l'Athénée Louisianais.

OBJETS PERDUS

Un certain Gottfried Molkau, âgé de 30 ans, souffrait depuis longtemps d'une maladie d'intestins, et il avait été opéré à deux reprises. Pris récemment de violentes douleurs, il se rendit dans une clinique où il fut examiné aux rayons X. On découvrit qu'au cours de l'une des opérations on avait laissé une paire de ciseaux dans le ventre du patient. On vint de l'opérer à nouveau et l'on a pu extraire ce corps étranger qui se trouvait entre l'estomac et le gros intestin.

La première opération avait eu lieu il y a sept ans, la seconde il y a trois ans.

Le commerce de l'Argentine.

Washington, 7 avril. — Le commerce extérieur de l'Argentine s'est élevé l'année dernière à \$840,000,000, soit environ \$120 par habitant. Les seuls pays qui ont une somme par habitant supérieure sont la Belgique et la Hollande. Le commerce des Etats-Unis ne dépasse pas \$40 par habitant. L'augmentation du commerce extérieur de l'Argentine pendant

l'année 1912, soit \$169,000,000 représente un pourcentage d'augmentation plus élevé que celui de n'importe quel autre pays du monde. Les importations se montent à \$374,000,000 et les exportations à \$466,000,000 contre \$671,000,000 en 1911.

Le commerce des Etats-Unis avec l'Argentine en 1912 s'élève à \$57,000,000 pour l'exportation et \$32,000,000 pour l'importation.

La révision du tarif

Voici les clauses du nouveau tarif présenté aujourd'hui à la Chambre: réduction de tout le tarif sur certains articles de vivres et d'habillements; sur tous les articles les plus en usage, une augmentation de tarif sur les objets de luxe et un nouvel impôt qui atteindrait tous les citoyens Américains ayant un revenu de plus de \$4,000.

Le sucre sera exempt de droits de douane en 1916, le nouveau tarif présentant une réduction de 25 pour cent immédiatement et le restant devant être aboli en 1916.

Le riz est descendu de 2 sous à 1 sou la livre. La laine brute serait diminuée immédiatement avec une semblable réduction de tarif, sur tous les articles en laine.

Les viandes, la farine, le pain, les bottes et souliers, le bois, le charbon, les harnais, les selles, le fer, l'or, le lait et la crème, les pommes de terre, le sel, le maïs, les sacs en coton, les instruments d'agriculture, le cuir, les Bibles, le papier à imprimer ne valant pas plus de 2 sous et demi la livre, les machines à écrire, les machines à coudre, les registres, les rails d'acier, le fil de fer, les clous, le poisson, le soufre, les acides, le borax, les lattes, etc., sont inclus dans la liste gratuite. Quoique la farine de blé soit sur la liste gratuite, un droit de 10 pour cent sera perçu sur les produits similaires des pays qui imposent les blés et farines des Etats-Unis.

Voici la table des principaux articles qui seront affectés par le nouveau tarif:

Table with 3 columns: Articles, L'actuelle, et la proposée. Items include: Crème de tartre, Préparations médicales, Huil de ricin, Bleu guimé, Salpêtre, Savon commun, Saliicylate bicarbonate de soude, Soda, Borax, Chaux, Porcelaine, Meubles, Bicycles, Canifs, Rasoirs, Ciseaux, Couture et fourchettes, Meubles, Bétail, Macaroni, Riz, Œufs, Arbres fruitiers, Eaux minérales, Fil en bobines, Cottonnades, Effets en coton, Bas et chaussettes, Gants de travail en coton, Effets de dessous, Coils et manchettes, Couvertures, Flanelle, Effets de confection, Enfants pour femmes et enfants, Soie à coudre, Papier d'emballage, Livres, Balais, Allumettes, Harnais, Caoutchouc, Crayons.

THEATRES.

CRESCENT

La dernière semaine du Crescent a commencé dimanche en matinée. La pièce est "Busy Issy" et le fameux George Sidney, l'ancien favori, interprète le rôle de "Izzy" qui lui convient d'ailleurs admirablement.

George Sidney est accompagné d'une troupe excellente, composée surtout de belles jeunes filles. Son aide principal cette semaine est sa femme, Carrie Weber, l'admirable comédienne, qui a une renommée presque aussi étendue que celle de son mari. La pièce a été jouée dimanche devant une salle comble et a été fort applaudie.

ORPHEUM

Petit Billy, le plus petit artiste sur la scène du vaudeville joue à l'Orpheum cette semaine. Il est en tête du programme, composé entièrement d'actes nouveaux, qui sera joué toute la semaine à l'Orpheum.

Quoiqui petit en stature, Petit Billy possède de très grands moyens d'amuser le public; il danse, il chante et l'on prétend qu'il est le main le plus intelligent du vaudeville. Billy est un grand favori parmi les dames et les enfants et s'efforce particulièrement à leur plaisir.

Jerry Grady, Frankie Carpenter et Co. présentent leur nouvelle et ingénieuse comédie intitulée "Le Papillon" dans laquelle, le fils unique d'un vieil Irlandais devient amoureux d'une actrice; Oscar et Suzette, qui ont créé plusieurs nouvelles danses, et qui ont obtenu un si grand succès à Londres, sont aussi sur le programme. Leur numéro a reçu le meilleur accueil du public.

Les actes suivantes complètent le spectacle: De Witt Burns et Torrence dans "Le Reveil de Toys" une nouvelle façon d'introduire la danse; Mile Lucile et son perroquet parlant, connu sous le nom de "Cockie l'oiseau humain"; Seely et West de bons comédiens et de nouveaux sujets de Cinéma parlant Edison.

Le spectacle de cette semaine est très bon et très original.

Un femme empoisonne son mari.

Chickasha, Okla., 7 avril. — Mme R. S. Woodward a déclaré à l'avocat du comté, au shérif et au maire de Chickasha, dans une confession écrite, que son mari est mort empoisonné. Le poison lui fut donné d'abord dans une boîte à sardines ensuite dans une tasse de thé.

Elle a déclaré qu'avec l'aide de Mme Henry Rivers et John A. Young, un cordonnier elle avait complété la mort de son mari afin de pouvoir toucher les \$1,000 d'assurance de la victime. Woodward était un jeune épicière. Il mourut la semaine dernière. Son corps a été exhumé. Le chimiste de l'Etat a annoncé dimanche, que du poison avait été trouvé dans le corps de la victime. Mme Woodward et ses deux complices ont été arrêtés.

La vérité, c'est la vie de l'âme, c'est ce qui est beau, c'est ce qui est juste.

Feuilleton de l'Abcille de la N. O.

No 45 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

—Nonni. Je ne m'en laisse plus conter. Si vous refusez de partager mes idées sur ce chapitre, c'est que vous ne m'aimez pas. —Grand Dieu! non, vous ne me déplaitez pas. Je vous le laisse assez voir.

—Voilà un point d'acquis. Mais ne pas déplaître, c'est une mince satisfaction. Moi, je vous aime et je voudrais...

—Quoi? Que je vous réponde: "Je vous adore!" Oh! mais, les choses ne peuvent aller aussi vite. Pensez donc, il n'y a que six mois que nous nous connaissons.

—Vous trouvez que ce n'est pas assez long, six mois d'épreuves, six mois que je fais tous vos caprices, toutes vos volontés, six mois que j'espère sans cesse que vous allez me donner enfin de

douces certitudes, me récompenser de mes efforts pour vous être agréable, de ma docilité, de ma sagesse?...

—Ingrat! vous êtes déjà récompensé par votre conscience.

—Ne vous moquez pas de moi, Arlette. Je commence à désespérer à force d'espérer toujours. Dites-moi de bonnes paroles, il est temps, je ne me sens plus de courage.

—Puisque je suis votre petite amie, votre bon camarade?

—Cela ne suffit pas. M'aimez-vous?...

—Vous savez bien qu'il a été convenu que nous ne nous engageons que lorsque monsieur de Clamont serait revenu?

—Ce n'est pas la présence de mon père qui peut avoir une action quelconque sur le caractère de vos sentiments. Si vous ne m'aimez pas, ce n'est pas parce qu'il sera là que vous m'aimerez?...

—Mon Dieu! que vous êtes exigeant.

—Non. Je ne voudrais vous causer aucune peine, aucun ennui. Seulement quand on aime, on est inquiet, on veut savoir, on souffre, on est travaillé par le doute, d'affreuses pensées vous viennent... El, voilà, je me dis souvent que vous agissez par bonté naturelle, que vous me conseillez, que vous me guidez par charité pure, mais qu'au fond vous n'avez pour moi aucune affection profonde, que je suis seul

à aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, et je suis bien malheureux!...

Et les mains de Roger tremblaient en serrant celles de petite Arlette, extrêmement émue aussi.

—Je ne veux plus que vous soyez malheureux!... balbutia la jeune fille.

—Alors, petite Arlette, ma chérie, ma mignonne, dites-moi que vous m'aimez!

—Eh bien! oui, là! Je vous aime, mais je suis folle de vous l'avouer! Hélas! je me croyais plus forte!

—Ne regrettez rien, chère adorée, car je vous aime ardemment, saintement, pour toujours! Vous êtes mon guide, mon soutien, mon sauveur, petite Arlette! Je me sens fort maintenant, capable de vous aider à refaire cette fortune que nous avons perdue, sûr au moins d'être heureux par vous, avec vous, à jamais!

—Arlette, je vous aime! Elle s'était blottie contre la poitrine du jeune homme, touchée jusqu'au fond du cœur par les accents sincères de sa voix et elle répondit tout bas:

—Roger, je vous aime! Leurs regards se pénétrèrent et leurs lèvres s'unirent.

—Oh! ce premier baiser d'amour dont le charme est si pur et si ardent, si pénétrant, saluons-le bien bas, comme le chaste symbole de l'union de deux âmes

jeunes et loyales! Délicieuse promesse, serment adorable, volupté divine que le désir charnel n'altère pas encore!...

Déjà Arlette s'était dégagee et pour vivement réagir contre elle-même, elle s'écriait en reprenant sa voix riieuse qui tremblait un peu malgré tout:

—Oui, mais, à présent que vous le savez que je vous aime, vous n'en abusez pas, dites?

—Je suis votre esclave obéissant et soumis et si reconnaissant de la joie que vous m'avez donnée!...

—Voilà de bons sentiments. J'espère que vous ne vous en départirez pas et que vous attendrez avec patience le retour de M. de Clamont?

—C'est bien loin, Arlette! —Roger!... gronda-t-elle.

—J'attendrai... Je serai patient!... Mais vous me laissez bien vous dire de temps en temps que je vous aime?...

—A quoi bon, puisque je le sais!

Ah! ces choses-là doivent se répéter souvent! C'est indispensable!

—Plus un mot. Et rejoignons votre cœur, qui pourrait s'étonner de notre absence.

aimer ce pauvre et excellent François Thibault!

—Qui l'aime, lui, silencieusement, héroïquement.

—Elle finira bien par s'en apercevoir.

—Dites, Arlette, ça doit être contagieux, l'amour? alors il y a des chances?...

—Taisez-vous. D'ailleurs je me sauve.

Et la jeune fille se hâta vers Mile de Clamont, qui s'était assise sur un tronc d'arbre pour se reposer un moment, laissant Arlette et Roger pénétrer dans le taillis sous prétexte de cueillir des primevères.

Réveuse et absorbée, Marcelle n'avait pas trouvé longue l'absence des deux jeunes gens. L'idée émise par Roger qu'elle pouvait tirer, quelques ressources de son talent d'aquarelliste amateur, la préoccupait. Pourquoi ferait-elle cet effort de volonté si son dégoût de la vie combative persistait, si elle conservait sa résolution première de se laisser vivre sans s'attacher à rien, indifférente et glacée?

Et elle reconnaissait avec surprise que son insensibilité n'était plus absolue, que des idées sollicitaient son attention, que certaines situations autour d'elle étaient susceptibles de l'intéresser.

Le temps est décidément un bien grand guérisseur pour celui qui en quelques mois les cruel-

les blessures qu'elle avait reçues!

Voici maintenant que surgissaient dans son âme des sentiments de fierté, d'indépendance, voilà qu'elle songeait à prouver qu'elle était capable comme Arlette, comme son frère, comme François Thibaut d'assurer par elle-même son existence!

Ce retour à l'activité morale, à la vie agissante était de bon augure. Marcelle s'acheminait vers la guérison certaine.

Le soir après dîner, quand elle fut seule dans sa chambre, elle chercha le carton qui contenait ses études d'aquarelliste-amateur et les plaça sous la lumière de la lampe.

Elles ne lui déplurent pas. Mais ces jolies choses avaient-elles une valeur marchande? C'était bien douteux.

Au demeurant, qui la renseignerait sinon un professionnel, un commerçant?

Elle projeta de descendre à Paris et d'emporter quelques-unes des meilleures feuilles pour essayer de les vendre.

Ce serait la première fois qu'elle quitterait Montreuil depuis six mois; ce voyage l'effrayait un peu et elle se demandait si elle ne ferait pas bien de se confier à Arlette et de se faire accompagner par elle?

M. de Clamont, apportant le projet de moteur idéal auquel il travaillait depuis trois ans.

Il trouva son maître qui l'attendait fiévreusement rue de Villers-Corbeil, où il avait loué pour un mois une maison toute meublée où nous avons déjà fait pénétrer nos lecteurs.

Sa première question après avoir embrassé son élève, son fils intellectuel, fut celle-ci: —Mon cher enfant, où en est le projet de moteur dont nous avons parlé jadis, il y a bien longtemps, hélas!

—Terminé ou à peu près. Tous les plans de détail sont à grandeur d'exécution.

—Vraiment?

François ouvrit ses partons, éparpilla les planches.

—Mais c'est merveilleux! s'écria de Clamont en examinant rapidement les épreuves. Oui, tout cela est achevé, prêt pour l'atelier de fabrication.

S'interrompant tout à coup: —Pourrais-tu en travaillant d'arracher pied produire pour octobre prochain cinq ou six modèles de ce moteur, en cinquante et en cent chevaux?

—Ce sera difficile, mais non pas impossible. Seulement il me faudrait une usine de construction bien allante... dit François.

—Tu l'auras!... répondit Amarty.

—Au moins deux bonnes équipes d'ouvriers...